

Méditation de Pâques

1^{ère} partie : De la Cène à la Croix

La figure de Judas

Pendant qu'ils étaient à table et qu'ils mangeaient, Jésus dit : "En vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera, un qui mange avec moi." Ils devinrent tout tristes et se mirent à lui dire l'un après l'autre : "Serait-ce moi ?" Il leur dit : "C'est l'un des Douze, qui plonge avec moi la main dans le même plat. Car le Fils de l'homme s'en va selon qu'il est écrit de lui ; mais malheur à cet homme-là par qui le Fils de l'homme est livré ! Mieux eût valu pour cet homme-là de ne pas naître¹."

Ces courtes phrases, énigmatiques et contradictoires, ont troublé et fait réfléchir toute la chrétienté. Sujet de mystère et de drames, de poésies sans nombre, de méditation. Qui est Judas ? Pourquoi Judas a-t-il trahi ? Judas a-t-il vraiment trahi ? Judas est-il vraiment perdu ? Mais s'il était nécessaire pour la rédemption du monde que Judas trahît, si Judas était prédestiné à trahir, s'il était l'instrument et comme le doigt de Dieu, comment lui en faire un blâme ? Était-il libre de trahir ou de ne point trahir ? Qu'est-ce qu'être libre ? Tout le problème du mal, du bien, de la liberté, du jugement, du salut, tout ce problème insoluble par la voie philosophique et spéculative est soulevé et remué par la figure de Judas.

Je pense que beaucoup de faux arguments et de mauvaises raisons ont été émis à ce sujet et que même les bonnes raisons ont pu se trouver mauvaises. Je pense en effet que la seule façon de le traiter avec compréhension est de se faire une forte représentation du drame comme drame intérieur (...) La Pâque et la Passion ne sont pas simplement des événements, mais d'abord des enseignements. Tout est là pour nous enseigner. (...) Si le Christ nous intéresse à un si haut degré, c'est parce que son histoire est la nôtre, parce qu'il est nous, parce que nous sommes lui. Il faut étendre cette vérité et se dire que nous sommes aussi les disciples, que nous sommes aussi les Douze : ils sont en nous, et Judas est en nous. Voilà pourquoi ce n'est pas un ennemi qui a trahi le Christ, mais l'ami, un des Douze, un des choisis, un apôtre, un qui montrait toutes les apparences de la pureté et de la sainteté même. La question que, dans leur humilité, les autres apôtres se posent : *Serait-ce moi, Seigneur ?*, voilà plutôt la question que chacun de nous doit se poser. (...)

¹ Marc 14, 18-21.

J'ai passé plusieurs années de ma vie à méditer sur la figure de Judas et sur les quelques mots qui en sont dits dans l'Évangile. (...) J'ai cherché à découvrir qui pouvait être le traître, et non seulement le traître voleur, le banal espion, le mauvais homme, mais l'apôtre, celui qui pendant trois ans au moins avait eu la plénitude de la lumière à côté de lui, celui qui peut-être avait lui-même réalisé des miracles au nom de son Maître, celui qui avait suivi et aimé son Maître ; le plus curieux, le plus brillant, le plus intelligent, le plus subtil, le plus désinvolte, le plus libre, le joueur, celui qui tourne les obstacles, celui qui se donne à lui-même l'apparence du détachement parce qu'il sait jouer avec la loi, celui qui fait de la vérité un sujet de curiosité, celui qui fait des choses saintes un objet de jouissance, celui qui fait de l'exercice ascétique une expérience intéressante, celui qui sait se diviser en lui-même, s'oublier à tout instant, rebondir, vivre d'une vie multipliée, celui qui aime également le pour et le contre, celui qui trouve une saveur égale à la vérité et au mensonge, celui qui, à force de mentir, oublie qu'il ment et se trompe lui-même, l'homme d'aujourd'hui enfin, celui pour qui rien n'est sacré, celui qui touche à tout et qui retourne tout, l'homme d'aujourd'hui le plus proche, le mieux connu de nous : vous et moi. *Serait-ce moi, Seigneur ?*

Le reniement de Pierre

Jésus leur dit : "Vous serez tous scandalisés à mon sujet cette nuit. Car il est écrit : 'Je frapperai le pasteur et le troupeau sera dispersé.' Mais quand je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée". Pierre lui répondit : "Même si tous sont scandalisés à ton sujet, moi je ne le serai jamais." Jésus lui dit : "En vérité, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois²."

Après Judas qui trahit, voici Pierre qui renie. Quant aux disciples, vous savez ce qu'ils feront : ils s'enfuiront tous. (...) Et voilà comment commence l'histoire de la chrétienté, voilà comment commence une grande œuvre qui va bousculer le monde. La venue de Jésus a remué des foules pendant trois ans, a produit des miracles et des prodiges, a agité les gens ; on a pensé que le royaume de Dieu était venu, les moins disposés à croire s'écriaient qu'au moins un grand prophète était venu dans le monde, et voilà l'heure la plus sombre : celle où tout retombe à rien. Voilà l'heure de l'épreuve de la foi, et celui qui est un rocher de foi, celui qui a été nommé Pierre, ou Rocher, à cause de sa foi inébranlable, c'est celui-là et non pas un autre qui va renier trois fois. Ce sont les choisis, ce sont les douze plus proches, ce sont ceux qui ont assisté aux miracles, ce sont ceux qui ont écouté l'enseignement, ce sont ceux qui ont dit : *Comment te quitterions-*

² Matthieu 26, 31-34.

nous, toi qui as les paroles de vie, ce sont eux qui vont fuir.

Tout cela vient pour notre enseignement. Pierre, que dit-il quand on lui annonce qu'il reniera, quand on lui annonce seulement qu'il sera troublé ? Moi ? non, jamais ! Que tout le monde le soit, mais moi, non ! Et voilà déjà la cause de la chute : moi non, moi je ne suis pas comme tous les autres, moi je suis à l'abri des faiblesses, moi je ne crains pas la mort. Ô Pierre, ô Pierre, ô rocher humain ! Chef de l'Église, voilà ton premier enseignement. Il est beau que cette tache sur l'Église naissante n'ait pas été cachée, mais étalée, et qu'elle soit venue jusqu'à nous par l'œuvre de l'Église, comme tous les plus terribles verdicts contre l'Église sont venus à nous par elle, comme toutes les vérités au nom desquelles il nous est facile de l'accuser. C'est par là que le Nouveau Testament est dans la tradition de l'Ancien, et l'Église dans celle du peuple d'Israël.

Que sont les Écritures saintes du peuple hébreu ? Une histoire. Voyez toutes les histoires : l'histoire grecque et l'histoire romaine et l'histoire de France, l'éloge qu'un peuple se donne à soi-même, la glorification des aïeux, le mensonge avantageux, la justification posthume, pour servir à la justification présente et future. Mais l'Écriture, mais la Bible n'est pas une histoire : c'est une confession, c'est la confession d'un peuple qui ne manque aucune occasion de se reconnaître abject, et qui ne présente presque aucun héros sans nous montrer aussi son côté d'ombre, sans le charger de ses crimes et de ses hontes. Voilà pourquoi cette histoire peut s'appeler : Histoire sainte...

L'agonie à Gethsémani

Ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, Jésus commença à ressentir tristesse et angoisse. Alors il leur dit : "Mon âme est triste à en mourir, demeurez ici et veillez avec moi"³. Entré en agonie, il pria de façon plus instante et sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre⁴.

Voici le temps de la puissance des ténèbres. Rien de l'enseignement de celui qui a parlé pendant trois ans ne reste, même au cœur de ses plus intimes, rien ne reste de son œuvre, car c'est le moment de la puissance des ténèbres et du déchaînement des démons. Et celui qui a montré tant de puissance dans ses miracles semble absolument abandonné de sa propre force et il l'est, mais il l'est volontairement, ce qui prouve qu'il y a en lui une force qui dépasse sa force. (...)

Voici le temps de l'agonie au jardin des Oliviers. L'agonie sous les

³ Matthieu 26, 37-38.

⁴ Luc 22, 44.

oliviers, une agonie où le corps de chair n'a point part, sinon par une sueur de sang qui jaillit directement du cœur affligé – sous les oliviers qui sont l'arbre de paix, l'arbre couronné de pâleur transparente, d'un feuillage d'une verdure non verte mais blanche, et de tronc tout fendu, l'arbre de paix, tordu et déjeté, écartelé, ouvert par la nature et par la main des hommes pour que la lumière y descende jusque dans les entrailles desséchées. (...)

Voici un récit consternant, et une réponse à cette question : Jésus-Christ était-il un dieu, Jésus-Christ était-il un sage ? Et la réponse est : non. Un sage n'est tel que par le détachement parfait, par l'impassibilité, par une vertu que rien n'ébranle, par un courage qui ne recule pas devant la mort et qui n'hésite pas. Voici qu'on nous présente le Maître comme suant le sang à l'approche de la mort, et suppliant Dieu que cela lui soit épargné. Quant aux dieux, ils règnent dans l'éther et nos misères ne les touchent pas, nos défauts ne les atteignent pas, ils vivent dans la lumière et leur omniscience les porte à ignorer les malheurs de ce monde.

Mais Jésus-Christ n'est pas un dieu, car il est Dieu incarné, et il n'est point un sage, mais il est la Sagesse faite homme. Cette scène unique et nouvelle dans tous les livres sacrés de l'humanité marque un renversement (...) de la conception de la divinité et de la conscience religieuse des hommes. (...) C'est par là surtout qu'on peut parler de la religion chrétienne comme d'une religion nouvelle, car cette méditation n'a que peu de chose à faire avec les lamentations des femmes sur la mort et le démembrement d'Osiris, ou sur Adonis déchiré par le sanglier, qui devaient, eux aussi, dans la fable du moins, ressusciter avec la saison nouvelle.

Voici donc la Sagesse de Dieu à l'agonie, voici donc le démembrement de Dieu, la chute de Dieu, la descente de Dieu non seulement à terre mais en enfer. Voici donc le renversement étonnant, déchirant, écrasant. Jésus-Christ n'était point un sage, on parle même de la « folie » de la croix, et bien des auteurs nous ont présenté la Sagesse divine incarnée comme un fou, comme un cas clinique. (...)

Jésus-Christ est le contraire d'un sage, j'entends par là que c'est en sens contraire qu'il s'avance : car le sage part de l'ignorance, du trouble, de la confusion, de la faiblesse qui sont le lot de notre nature et peu à peu, par efforts successifs, par exercices, par études, par réflexions, s'élève, s'approche du détachement, transforme sa nature, se délie non pas seulement du péché comme fait le saint, mais aussi des racines du péché en opérant sur la direction de ses désirs, en éteignant avec les désirs extérieurs les regrets, les chagrins, les peines, les soucis qui sont le fait de l'attachement. C'est ainsi que, né homme, il se fait peu à peu semblable à un dieu.

Mais Jésus-Christ est le Fils de Dieu et il est Dieu lui-même ; il est descendu d'en haut, et c'est pourquoi je dis qu'il fait le chemin inverse. (...) Ce n'est pas au détachement progressif qu'il se prépare à travers toute sa vie, mais plutôt à un enfoncement progressif, qui commence par la naissance, qui recommence par le baptême, qui continue par la prédication, qui s'achève dans l'agonie et dans la Passion. Et ce n'est point par faiblesse ou abandon ou crainte qu'il sue le sang avant le supplice, mais c'est de par une volonté délibérée qu'il entre dans la souffrance. (...)

Étant allé un peu plus loin, il tomba sur la face en faisant cette prière : "Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi... Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux⁵."

Il était venu ici-bas pour souffrir, il voulut souffrir, il voulut descendre par une voie qui nous est à tous donnée, mais que tous nous ne savons pas suivre. Il a voulu descendre pour que nous puissions remonter par le même chemin, mais sa voie n'était pas la nôtre, ou plutôt le sens dans lequel il suivit sa voie n'était pas le sens dans lequel nous la suivons ; c'est pourquoi nous ne pouvons pas imiter le Christ sinon du dedans. Il ne nous convient pas seulement de l'imiter comme un modèle, mais de le recevoir comme une graine qui pousse, comme une sève qui monte, comme une voie qui s'ouvre, comme une vie qui commence, et comme une vérité conduisant à la Vérité. (...)

Il voulut donc souffrir, mais comment alors se peut-il que par trois fois il prie Celui qui pouvait lui éviter toute cette souffrance, pourquoi le prie-t-il d'éloigner de lui ce calice ? C'est qu'en assumant la douleur humaine, il assume tout ce que comporte cette douleur. Il veut ignorer ce qu'il sait, comme il veut refuser la consolation. Et il veut être tenté. (...)

Il est dit à la fin de la tentation dans le désert : *Alors Satan se retira de lui, attendant le moment favorable*. Or rien de vain n'est dit dans l'Évangile. Quand donc revient-il le moment favorable ? *Maintenant* : à l'heure de l'agonie, maintenant Satan revient et, sachons-le et croyons-le bien, l'angoisse que Jésus ressent dans l'agonie n'est pas la peur des coups ni des clous ni du bois ni de l'éponge de vinaigre. La peine dont il souffre ici n'est point la peine de son corps martyrisé, mais c'est un premier martyr avant l'autre : celui du cœur.

L'agonie du Christ touche (...) le cœur du Christ. (...) Non, ce n'est pas la crainte des clous et des coups qui fait entrer le Seigneur dans l'agonie. Le fardeau que son cœur porte est autre. Comme le dit le bienheureux Newman : *« Hélas ! C'est un fardeau que nous connaissons bien, qui nous est familier, mais qui pour lui était un tourment inexprimable. Il eut à porter un poids que nous portons si aisément, si naturellement, si*

⁵ Matthieu 26, 40.

volontiers que nous avons peine à nous le représenter sous les espèces d'un grand tourment, mais qui, pour lui, avait l'odeur empoisonnée de la mort. Il eut, mes chers frères, à porter le poids du péché ; il eut à porter vos péchés ; il eut à porter les péchés du monde entier. (...) Il était là, à genoux, immobile et silencieux, tandis que l'impur démon enveloppait son esprit d'une robe trempée dans tout ce que le crime humain a de plus odieux et de plus atroce, et qui se resserrait autour de son cœur. (...) Son cœur était glacé par l'avarice, la cruauté et l'incrédulité. Sa mémoire même était chargée de tous les péchés commis depuis la Chute, dans toutes les régions de la terre. » Et Newman ajoute : « Il n'y avait que Dieu qui pût porter ce fardeau. » (...)

Et pendant ce temps, pendant que l'Innocent absolu souffre pour tous les coupables, nous savons ce que font les méchants : ils intriguent, ils marchandent, ils trahissent, ils s'avancent dans la nuit avec des épées, des bâtons et des torches. (...) Mais que font les bons, les disciples fidèles, les apôtres, les saints, que font-ils donc ? Ils dorment.

Le procès

Après l'avoir ligoté, ils l'emmenèrent et le livrèrent à Pilate. Le gouverneur l'interrogea en disant : "Tu es le Roi des Juifs ?" Jésus répliqua : "Tu le dis." Puis, tandis qu'il était accusé par les grands prêtres et les anciens, il ne répondit rien⁶.

Après la fuite des disciples, le reniement de Pierre, du meilleur de ses disciples, l'acharnement des prêtres ses ennemis, les hurlements de la foule qui hier l'acclamait au cri de : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*, voici le jugement des autorités civiles étrangères, tellement étrangères et civiles qu'elles ne le jugent même pas, ne comprennent pas de quoi il s'agit et s'en lavent les mains, puis le flagellent et le crucifient avec indifférence.

Et même, chez l'un des Évangélistes, un supplément de parodie juridique chez le roi Hérode, le « renard », le mondain, amusé de voir enfin ce prophète dont tout le monde a parlé, et dont il voudrait tirer pour le plaisir de ses hôtes un petit miracle bien fait, mais qui n'obtient de Jésus (comme d'ailleurs toutes les autorités de ce monde n'obtiennent jamais de Jésus) qu'un regard de juge et le silence. C'est pourquoi, d'amusé, le roi devient méprisant à son tour et renvoie l'accusé à la mort, vêtu d'un vêtement écarlate et ridicule.

Car la mascarade commence en même temps que le supplice : après la flagellation (dont il est parlé rapidement dans le texte, mais qui en elle-

⁶ Matthieu 27, 2 ; 11-12.

même est déjà un supplice effroyable et peut entraîner la mort), voici les moqueries du prétoire, le déguisement du vrai roi en faux roi, et la pourpre dérisoire du déguisement, et la pourpre réelle du sang et la couronne de rire qui est la couronne d'épines qui entre dans la chair, et touche jusqu'à l'os de la pensée. Et enfin le dénouement.

La crucifixion

Alors Pilate le leur livra pour être crucifié. Ils prirent donc Jésus, et il sortit, portant sa croix, et vint au lieu dit du Crâne, ce qui se dit en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent et avec lui deux autres : un de chaque côté et Jésus au milieu⁷.

Le récit est bref, il n'abonde pas en détails, et pourtant il est vif et essentiel. Le supplice de la croix – nous avons trop vu des crucifix d'ivoire ou de bois de forme plus ou moins gracieuse –, il nous est rarement arrivé d'essayer de nous figurer ce que ce supplice pouvait être. Il est, entre tous les supplices qui ont pu être inventés par la malice des hommes, le plus atroce, inimaginablement atroce, et c'est pourquoi il a été choisi entre tous. (...)

Le Saint Suaire de Turin, qui nous apporte en premier lieu la preuve irréfutable de la véracité des quatre récits des Évangélistes et qui garde les traces nettes de tout ce qui a été souffert par l'Homme de douleur, nous apporte sur cette pratique, Dieu merci aujourd'hui supprimée, des détails que nous ne connaissions point. Il est avéré aujourd'hui que (d'ailleurs la logique l'exige) les clous de la croix n'étaient point plantés au milieu des mains, mais en deçà de l'os des poignets, que le crucifié n'était pas comme mis là au pilori, mais très exactement pendu sur ses tendons, que, donc, sans atteindre aucun des organes vitaux, le supplice tenait tout l'homme accroché à quatre plaies, tiré sur les muscles au point que dès le premier moment, la crampe saisissait le corps tout entier. En outre, l'affaissement du corps rendait la respiration extrêmement difficile et provoquait une suffocation qui pourtant n'étouffait pas immédiatement le patient, car celui-ci se redressait avec effort, avivant ainsi les plaies et les crampes. Dès que le supplice commençait, le corps se couvrait de sueur froide et la suffocation mettait sur le visage cette lividité dont il est parlé en Isaïe tant de siècles auparavant : *sa maladie nous a rendu la santé* – et le terme employé par le prophète, c'est *livore suo*, sa lividité. (...)

Voilà donc le supplice auquel l'homme était attaché jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pour Jésus c'était le dernier supplice que plusieurs autres avaient précédé, si bien qu'il y arrivait déjà exténué et il y mourut assez

⁷ Jean 19, 16-18.

vite. Mais ce qui nous consterne plus encore que cet abîme de souffrances corporelles, c'est le dernier mot de la dernière angoisse : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Source de stupeur pour le chrétien, pour celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu lui-même en perpétuelle contemplation du Père, perpétuellement consolé par la connaissance de son essence profonde et du dénouement béatifique et glorieux de tout cela. (...) Car le Fils éternel a voulu lui-même se retirer le support de sa divinité et descendre dans notre ignorance. (...)

Mais si telle est l'explication qu'on en peut donner verbalement, le mystère de ce drame reste voilé pour nous. (...) Pour certains cela a été une occasion d'humaniser entièrement le Christ, d'affirmer que ce cri était comme la confession de la faillite de toute son œuvre et le désespoir final. Mais ceux qui parlent ainsi oublient que ce qui jaillit de la bouche du Crucifié comme un cri de désespoir est une citation et une prière consacrée, et que Jésus, sur le point de mourir, choisit la prière qui s'approprie exactement à la circonstance. C'est un hymne de David, je dirai plus : un hymne prophétique qui est ici rappelé à temps, et enfin un hymne d'espoir et un cri de louange. C'est le Psaume 22 : (...)

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Loin de me sauver, les paroles que je rugis (...) Mon cœur est pareil à la cire, il fond au milieu de mes viscères ; mon palais est sec comme un tesson et ma langue collée à ma mâchoire.

Une bande de vauriens m'assaille, ils me lient les mains et les pieds et me couchent dans la poussière de la mort. (...) Ils partagent entre eux mes habits et tirent au sort mon vêtement. (...)

Mais toi, Seigneur, ne sois pas loin, ô ma force, vite à mon aide. (...) J'annoncerai ton nom à mes frères, en pleine assemblée je te louerai. (...)

La terre entière se souviendra et reviendra vers le Seigneur. (...) Et mon âme vivra pour lui, ma race le servira, on annoncera le Seigneur aux âges à venir, sa justice aux peuples à naître : telle est son œuvre.

LANZA DEL VASTO, *Commentaire de l'Évangile*, Paris, Denoël, 1951
Textes choisis par Daniel VIGNE pour Radio Présence, Pâques 2014